

Premiers pas : trois femmes

parti pris

Y a-t-il encore des lecteurs pour des premiers romans, avec ce que cela suppose de tâtonnements, d'imperfections ? Ne veut-on pas désormais un « produit fini », ce qui conduit bien des éditeurs à rendre le minimum de paris sur l'avenir ? Ce n'est donc pas un hasard si trois d'entre eux, qui gardent une idée aventureuse de leur métier, Gérard Berreby, Jean-Marc Oberti et Paul Otchakovsky-Launus, publient en cette rentrée trois premiers romans, de trois jeunes femmes, Alizé Meurisse, Iris Wong et Célia Houdart, sans avoir cherché à gommer ce qu'on peut voir comme des faiblesses.

Pâle sang bleu est un texte en

noir et blanc, à l'atmosphère de films des années 1940 et 1950, sur fond de chansons réalistes, bien que Alizé Meurisse n'ait que 20 ans. Et une grande ambition littéraire, qu'elle peine encore à tenir tout au long de son récit à la composition subtile, où alternent les voix des personnages. En outre, son style ne s'est pas encore débarrassé de certaines afféteries.

Pourtant, on est touché par ce *Roméo et Juliette* sans famille – mais la société se charge de mettre les mêmes obstacles à l'amour que la famille. Manon et son frère se retrouvent seuls à Paris. Leur mère est internée dans un hôpital psychiatrique. Manon, 15 ans, travaille dans un café et son frère va à l'éco-

le. Surgit Johnny, un mal-aimé de 14 ans qui s'est enfui de chez lui. Sa mère « *aurait voulu, n'aurait jamais d'enfant, elle aurait préféré ligaturer la trompe de l'éléphant* ».

Comme le dit un de leurs amis, « *ils se sont rencontrés trop tôt, ils se sont aimés trop fort*. Comment faire vivre un amour trop « vert » ? Pour trouver une bague lorsqu'on n'a pas un sou, l'illégalité s'impose, avec sa spirale : meurtres, prison... Quand les amants d'un jour ont disparu, les survivants, surtout le frère de Manon, Charles, se demandent comment vivre encore. Alizé Meurisse est excellente dans les portraits effrayants – celui de Christine, qui vit avec Charles – ou séduisants – celui de Jeanne, au grand-père fou de brocante qui lui a légué sa passion des objets du passé, de ceux qui « *éveillent la nostalgie de nous-même* », comme le texte d'Alizé Meurisse.

Iris Wong est vraiment héroïque, en accord avec le titre de son

livre et son personnage de fille décidée à venger son père brutalement licencié par son patron – ou à se venger de lui, ou les deux à la fois. Elle a une belle énergie pour mener son récit, et le sens des dialogues – elle est aussi scénariste. *Héroïque* n'est pas pour autant calibré pour le cinéma. Du moins pas pour un cinéma platément narratif, tant il joue avec les frontières de la réalité et du rêve. Au point que, parfois, on s'y perd, mais on s'accroche pour rester au côté de cette bizarre adolescente, Jeanné, qui a tant aimé la moto et son père, qui s'est promis de lui faire retrouver une place dans le monde du travail, donc dans la société.

Elle n'hésite pas, elle va au cœur de la violence sociale, de celle qu'on retourne parfois contre soi au point de pouvoir penser et dire « *Mon père n'est qu'un sale Arabe. Son nom est Ahmed Kacer*. » Elle, la belle adolescente aux cheveux longs et bruns, décide de se trans-

Pâle sang bleu
d'Alizé Meurisse.

Ed Allia, 144 p., 9 €.

Héroïque
d'Iris Wong.

Stock, 198 p., 16 €.

Les Merveilles du monde
de Célia Houdart.

POI, 112 p., 10 €.

former en « *blonde, grande, maigre et vulgaire* », pour tenter de paraître adulte et se faire embaucher dans une cafétéria. De transformation en transformation... Est-ce encore le réel, ou a-t-elle basculé dans l'imaginaire de sa détresse ? Iris Wong ne tranche pas, et c'est heureux.

Les Merveilles du monde, de Célia Houdart, est certainement celui des trois qui se lit avec le plus

de fluidité – mais elle a pris moins de risques –, avec son style simple et efficace. Igor, un photographe qu'on sent solitaire, quitte la Bretagne pour retourner en Suisse, où un orage vient de bouleverser le paysage. Et l'ordre des choses, semble-t-il. Chez lui, il déballe soigneusement la petite statuette qui l'accompagne dans tous ses déplacements. Un objet évocateur de son aventure mexicaine, avec Monica, dont il rêve une nuit, se remémorant leur étrange odyssée, après qu'ils eurent abandonné leur voiture, coincée dans une ornière. Des moments de désespoir, d'intense fatigue, de sueur et de poussière, que décrit parfaitement Célia Houdart, traçant aussi un beau portrait de cette Monica, moins fragile que son compagnon.

Est-ce le souvenir de cette angoissante tribulation mexicaine ou bien l'orage et ses conséquences qui font basculer le destin d'Igor ? Au lecteur de le dire. ■

Le Monde, 23 août 2007